

Georges Feydeau a laissé ses lunettes sur la table de nuit. La vitre est si près de son front que s'il fléchissait la nuque le contact du verre dérangerait sa torpeur. Aujourd'hui non plus il n'est pas disposé à voir le monde tel qu'il est. Il suffit qu'il ait plu, il suffit d'être myope, et le pavage, devant l'*Hôtel de Normandie* dont il aperçoit un coin de la façade à colombages depuis sa chambre de l'hôtel *Terminus*, se transforme en sable. Cette portion de plage imaginaire s'assombrit avec l'averse, vibre de stridences vif-argent, par-dessus lesquelles aucun baigneur en maillot rayé ne bondit pour aller se jeter dans la mer en poussant des cris aussitôt absorbés par la clameur des vagues, cet éblouissant fracas. Depuis combien d'années n'a-t-il pas été à Deauville ? En cette fin du mois de mars 1916, cela fait sept ans et deux cent onze jours qu'il habite au *Terminus*, un palace bâti devant la gare Saint-Lazare. Compter le rassure. Évaluer, chiffrer, le temps entre deux répliques ou les pas des acteurs qu'il dirige avec la même autorité qu'un chef d'orchestre, lui

procure une sensation de maîtrise, la certitude d'être dans le vrai d'une invisible partition.

Il ouvre la fenêtre. La poignée, en forme de pèdoncule, s'incruste dans sa paume. Avec la guerre, la rumeur de la ville s'est muée en une plainte. Des taches aux contours flous sillonnent l'entrelacs des rues. Autrefois, il était ce qu'on appelle un « marcheur », un dragueur des Boulevards ; jusqu'à récemment encore, il profitait, avec une allégresse passagère, des bonnes fortunes, d'un sexe ou de l'autre, que lui octroie sa célébrité. Puis les jeux de séduction ont commencé à l'ennuyer. Il a cinquante-quatre ans seulement, mais il a parfaitement compris ce que voulait dire Courteline, l'autre soir, à l'*Auberge du Clou*, en haut de la rue des Martyrs – c'était quelques jours avant le départ pour Marseille de son rival en comédies, qui a décidé d'attendre au soleil la fin du conflit, la victoire, peut-être, ou l'anéantissement de la France. Au *Clou*, Courteline vantait ce bonheur triste, cette plénitude amère qui s'empare de vous à l'âge où le désir s'en va. Engagé dans une partie de dames avec un inspecteur de la Sûreté qui avouait son manque d'entrain, il a laissé échapper en raflant les pions : « Quand on n'est plus jeune, on est vieux... » Il soupçonne l'auteur de *Boubouroche* d'une inappétence congénitale. Ce n'est pas ce dont il souffre. Ses liaisons extraconjugales furent aussi brèves que fréquentes ; il faut qu'elles soient brèves, qu'elles ne deviennent jamais une histoire. De même qu'il lui faut jeter tout billet, toute missive. Aucune trace de sa vie privée ne doit subsister, c'est ainsi : *Tabula rasa* après chaque... quoi ? passade ? aventure ? pas collage, en tout cas, ni

« amourachage », ce néologisme affreux inventé par l'une des cocottes de ses pièces. S'amouracher est un piège qui fait de vous une mouche agglutinée à la spirale d'un papier tue-mouches ! Il faudra qu'il réutilise cette image, se dit-il. Pas du meilleur goût, mais elle fera son effet, en aparté, dans la bouche d'un viveur qui veut rompre son fil à la patte, se séparer d'une maîtresse encombrante. Encore que... encore que... Il ferait bien d'y réfléchir à deux fois : les temps changent, et avec quelle violence ! Plus ils sont sauvages, guerriers, plus on s'entretue, plus l'ordre moral est impitoyable. « Je ne suis pas misogyne, pas davantage que misanthrope... », s'est-il entendu répondre à Jacques Richepin. Ce poète académicien venait de lui asséner : « Votre théâtre est spirituel, mais terriblement misogyne. À l'heure où les Françaises participent d'une façon magnifique à l'effort de guerre... » Passé la surprise, il s'était mieux défendu : « Pourtant vous avez ri, Richepin. De quoi avez-vous ri ? » Bientôt ses noceurs et ses filles de joie n'amuseront plus. Il ne subsistera de lui qu'une mention expéditive dans les Histoires du théâtre : « Georges Feydeau, auteur de vaudevilles ayant connu un certain succès à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, metteur en scène de ses propres textes, hélas d'inspiration misogyne. » Son monde et ses plaisirs se désagrègent. Qui songerait à suivre l'une de ces veuves, silhouettes noires si nombreuses que la ville semble un décor de mauvais rêve ? Les jupes ont raccourci, mais pas au-delà du galbe des mollets. Ce siècle sera vraiment le vingtième, pense-t-il, le front contre la vitre, lorsque les femmes pourront jouer les saute-ruisseau.

L'une d'elles contourne une flaque d'eau.

– Virginie Trabuc.

Elle a répondu si vite à la question « Qui dois-je annoncer ? », qu'elle est obligée de répéter. Lorsqu'elle prononce « Trabuc », un refus de cette sonorité barbare se manifeste en elle, « Trabuc » lui racle la gorge.

– Je vais voir si M. Feydeau peut vous recevoir.

Jamais auparavant elle n'est entrée dans un palace. L'homme aux clés est l'un de ces vieillards censés remplacer les forces vives de la nation envoyées se faire tuer à Verdun. Des pellicules parsèment les épaules de sa veste. Si elle tapait du plat de la main, là, de toutes ses forces, en criant par exemple, à tue-tête, « Ravachol ! », ou « Jules Bonnot ! », il tomberait en poussière. Elle doit patienter dans le salon de lecture, immense, avec au-dessus de sa tête des lustres énormes, éteints, et, plus haut, à la distance de la terre aux étoiles, un plafond recouvert de miroirs qui la réfléchissent à l'envers, minuscule, tassée. « Je suis une éclaboussure ici », se dit-elle. Un fauteuil l'engloutit, si profond que ses reins ne touchent pas l'encoignure du dossier. Elle se relève, voulant conserver intacte son énergie. Puis se rassoit. Les bras de cuir, incurvés, se replient sur elle avec la même délicatesse possessive que ceux d'Yves lorsqu'il l'enlaçait pendant leurs promenades à Montmartre, aux Batignolles. D'abord elle éprouvait le frisson de plaire, puis elle donnait un mouvement d'épaule pour se détacher de son amant ; ensuite, elle lui prenait la main, ce qui effaçait son désappointement.

– M. Feydeau vous attend.

Elle refuse le *lift* : le luxe d'une ascension mécanique risquerait d'amoindrir sa détermination. Elle prend

par l'escalier, gravit deux étages, croise une femme de chambre qui ne fait pas attention à elle, se dirige vers l'appartement 189, et c'est bien ce qui l'étonne, lorsqu'un valet, voûté, dégarni, lui ouvre la porte puis, traversant un vestibule, la conduit au salon : il s'agit d'un appartement ! Jusqu'à cet instant, pour elle, « hôtel » était synonyme de « chambre », voire de « chambrette ». À Argenteuil, où elle a grandi, il y a un hôtel, l'*Auberge de la Seine*. Elle aidait la patronne, Mme Jacquin, Adélaïde Jacquin, à y faire les lits. Elle aimait ces fenêtres ouvrant sur les frondaisons des peupliers et les sinuosités du fleuve. Souvent Adélaïde la surprenait s'arrêtant dans son geste pour fixer la valse lente des particules dans la lumière, ou une tache sur un drap. Elle apprécie, ici, la couleur crème des murs.

– Que me vaut le plaisir, madame ?

Georges Feydeau est en veste d'intérieur. Il a dit « madame » plutôt que « mademoiselle », lui aussi ; elle a envie de rectifier : elle a dix-sept ans, elle en aura dix-huit au mois de juin. Plus personne ne prête attention à sa jeunesse, ses habits de veuve de guerre l'ont broyée, saccagée. Être devenue invisible n'a pas que des désavantages, car elle se sent plus libre de les dévisager, eux, les hommes, ce qui, elle en a conscience, est inconvenant. Elle adore observer, et même parfois – cela, elle ne l'avouerait jamais – suivre des inconnus, s'interrogeant sur eux le temps de sa filature. Autour des moustaches de Feydeau, d'une taille considérable, les traits, un peu empâtés, sont d'une finesse féminine.

– Voulez-vous une tasse de thé ? Il n'est pas si mauvais.

A-t-il un profil aquilin ? Elle a souvent lu cet adjectif

dans des feuilletons. Ce matin encore, devant son bol de chicorée : « Le lieutenant Xavier tourna son profil aquilin vers la Bohémienne... »

– Dieu merci, la Maison Corcellet n’a pas cessé ses activités. Elle nous fournit ces excellents boudoirs.

Il doit pouvoir débiter des banalités polies jusqu’à vous supplicier d’ennui, jusqu’à ce que l’on se roule à ses pieds, implorante, les mains jointes : « Non, Georges, par pitié, ne soyez plus affable ! » Ses yeux sont marron clair, noisette. Paupières légèrement baissées, regard fuyant.

– Je viens, monsieur, vous proposer l’acquisition d’une lettre.

Elle a préparé sa phrase.

– Une lettre ?

– De l’empereur.

– Lequel ?

Les mots de Feydeau restent en suspens comme des bulles de savon. À quatorze heures trente, il se réveille à peine, mais comment pourrait-elle le deviner ?

La sienne, de diction, note Feydeau, est sujette à des ruptures, à des modulations. L’accent est vif, nerveux, puis soudain ça s’alanguit. Elle reprend : ce bien dont elle veut se dessaisir, à regret car elle y tient immensément...

– Immensément ? répète-t-il.

Elle perçoit un zeste d’ironie. Sans se laisser distraire, elle récite :

– Cette lettre a été écrite par Bonaparte à Joséphine de Beauharnais pendant la campagne d’Italie. C’est une lettre d’amour...

– D’amour ?

Va-t-il reprendre chacun de ses termes ?

– D’amour fou rendu fou par la jalousie.  
– Tu entends ça, Cochenille ? Une lettre d’amour, à moi !

Une voix chevrote, dans la pièce attenante :

– Une lettre d’amour, à lui ! Une lettre d’amour, à lui, à lui !

Elle ne possède que des notions approximatives de ce que doivent être les rapports entre maître et domestique ; tout de même, elle est surprise.

– Il s’appelle vraiment Cochenille ?

– Non, mais j’apprécie infiniment Offenbach et ses *Contes d’Hoffmann*. Pas vous ? Et puis Albert était chanteur, avant d’être à mon service.

Albert « Cochenille » se montre, une brosse à la main.

– Madame n’a donc pas vu *On purge Bébé* ? Ni *L’Hôtel du libre échange* ?

Non, elle n’a pas vu.

– Ni *La Puce à l’oreille* ?

Non plus. Le domestique retourne au brossage de l’habit.

– Ce que Cochenille veut dire, madame... ?

– Trabuc, Virginie Trabuc.

Elle en est certaine : la moustache dissimule un sourire.

– Ce qu’il suggère, c’est que je ne suis pas précisément un dramaturge qui excelle dans la peinture des feux de la passion. Je le regrette, mais chacun a ses limites ; il faut s’en accommoder.

– Je ne vais jamais au théâtre.

La voix de Cochenille s’élève en un chant éraillé :

– « Scintille, diiiiamant, miiiiror où se prend l’aloueeette ! Sciintiille, diamant, fascine, attiiire-la... »

– C’est insoutenable, n’est-ce pas ? On croirait entendre un vitrier, un aiguiser de couteaux, un ramoneur...

– Un châtreur de porcs.

Pourquoi a-t-elle ajouté ça ? Elle s’était promis de ne dire que ce qu’elle avait prévu ! Le sourire de Feydeau se fait plus franc.

– Qui a prétendu que je pouvais être intéressé par votre lettre ?

– Un libraire, rue Drouot, M. Chevassière.

– Roland Chevassière ? Il devrait savoir que je ne collectionne pas les autographes. Et il aurait été plus perspicace en vous conseillant de vous adresser à mon confrère Paul Bourget. Ou à Georges de Porto-Riche, si vous tenez à rester parmi les Georges.

– Pourquoi ?

– Eux sont des spécialistes de l’amour. De l’amour avec un grand A.

Il ne demande même pas à lire la lettre.

– Vous êtes déçue ?

Il comprend qu’elle l’est, « immensément ».

– Je suis navré, mademoiselle.

– Madame.

Elle est pressée et prend congé, puis, au seuil de la pièce, se ravise :

– Votre thé, ce peut être du café ? Du vrai ?

– D’une authenticité absolue !

– Sucré ?

– Autant que vous voudrez.

– Et avec du lait ? Alors j’en veux bien.

Feydeau appelle :

– Cochenille, un café au lait !



– Non : un café et du lait. Séparément.

– Je vous en prie, asseyez-vous.

Elle s'assoit et attend d'être servie, droite sur son siège.

– C'est émouvant, n'est-ce pas, que ce café du Brésil ait défié les sous-marins ennemis pour venir jusqu'à nous ?

Elle ne répond pas. Cochenille apporte le plateau. Elle tient à se verser elle-même ses cuillerées de sucre, et boit, comme si Feydeau n'existait plus, intéressée seulement par ces aliments devenus précieux à cause de la pénurie. Enfin elle se lève :

– Au revoir.

Et repart avec la lettre.

L'homme aux clés, à la réception, dort debout. Décidément, elle a envie de hurler, avant de s'engouffrer dans le cylindre de la porte-tambour qu'aucun portier ne fait tourner pour elle : « Ravachol ! »

Feydeau, après son départ, hésite entre un col rigide, modèle Chicasta, et une cravate Régate. Il opte pour le col, se méfiant du contact émollient de la Régate.

Il arrive au *Napolitain* plus tôt que d'habitude. Les amis qu'il y retrouve chaque jour, vers dix-huit heures, ne sont pas encore là. Un homme en costume beige, une fleur à la boutonnière, se lève à son approche :

– Roland Chevassière, héraldiste.

– Georges Feydeau, vaudevilliste.

Il regrette sa réponse en voyant que cet individu, qui l'invite à le rejoindre à sa table, est en compagnie d'un officier. L'uniforme n'incite pas à la légèreté.

– André Lieurac, un ami très cher. Vous avez dû vous demander pourquoi je me suis permis d’envoyer vers vous cette jeune femme ?

– Non, mais je vous en sais gré.

Une odeur de tubéreuse et de vanille émane de ce Chevassière. Feydeau le connaît de réputation : il renseigne les échetiers en mal de rumeurs, de ragots. Sa librairie est fréquentée par des rédacteurs de *L’Action française*. Cela ne l’empêche pas de s’asseoir en face de cet « héraldiste ». Chevassière se justifie : si donc il a pris la liberté de s’entremettre entre Feydeau et cette porteuse de lettre – un rictus désagréable accentue l’audace du verbe « s’entremettre » –, c’est qu’elle lui a paru excessivement jolie, voilà tout. C’est si simple : il s’ingénie à faire le bonheur des autres, il s’épanouit, littéralement, au travers de cette exultation des corps qui lui est interdite.

– Je n’ai pas la chance d’avoir votre prestance, moi, cher Maître. Je ne l’ai jamais eue. Je suis malingre, chétif, à tête de fouine.

Feydeau jette un coup d’œil au militaire. Celui-ci, une lueur de folie dans le regard, d’un geste très lent porte un verre de Lillet Blanc à ses lèvres. Ses cheveux, dégagés sur le front, sont lissés par la brillantine.

– Qui ne connaît, poursuit Chevassière, la réputation de séducteur de notre plus grand auteur comique depuis Molière ?

« La peste soit des flagorneurs ! » songe Feydeau. Chevassière précise :

– Quoique je ne sois pas le meilleur des juges en matière de charmes féminins, il m’a semblé reconnaître,

dans les traits de cette gamine endeuillée, une ressemblance avec Marianne Carolus-Duran telle qu'on peut l'admirer, avec son long cou, ses yeux de biche, sur les portraits peints par Monsieur votre beau-père.

Feydeau reste impassible. Toute allusion à Marianne le glace. Elle est son épouse. Elle est aussi la fille de Carolus-Duran, portraitiste mondain très renommé. Chevassière se gausse de ce Carolus qui se prend pour Vélasquez, caracole dans les allées du Bois, et qui est né Charles Durant.

– De quel nom, de quel titre peut-on être sûr, aujourd'hui ? Vélasquez peignait des souverains de haute lignée ; M. Durant brosse les portraits d'usurpateurs enrichis ! La société n'est plus qu'un jeu de dupes. Vous n'êtes pas de mon avis ?

Chevassière est monarchiste ; lui n'adhère à aucune opinion, ce qui, en toute occasion, lui évite le pénible effort de s'indigner.

– Vous l'ignorez, mais je suis l'un de vos plus fidèles spectateurs. J'ai suivi votre ascension depuis *Tailleur pour dames*. Nous avons le même âge, nous sommes nés en 1862. Ce qui nous interdit de faire notre devoir de patriote jusqu'au sacrifice ultime.

– Scélérat.

Le militaire vient de parler en fixant l'autre bout de la salle.

– Qu'as-tu dit ?

André Lieurac fait claquer sa langue, puis :

– Crapule.

– Tant que tu ne me traites pas de bourgeois !